

No 26

15 CENTIMES

LE RASOIR



La Gazette.

La Meuse.

Le journal de Liège

Rédacteur en chef :
CARLOS DE BADAJOZ.

Annonces :
La ligne... 20 centimes.
On traite à forfait.

LE RASOIR

DESSINATEUR-PROPRIÉTAIRE :

V. LEMAITRE

Bureaux :

Rue Carlier, n° 4.

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy.
A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets.

Liège, 28 Août 1870.

Numéro 19.

Deuxième Année.

Avis au public.

Une excellente, une lumineuse idée a germé dans les vastes cerveaux de nos grands journalistes !

Réjouissons-nous ; ce n'est pas chose commune ! —

L'enfant chéri du chapitre, Florent, l'oint du Seigneur, a demandé un armistice à son austère rival, Plaisanster-le-turbulent, pour enterrer sa cravate blanche ! — Un de ces jours on le verra descendre dans l'arène disputer courtoisement une pacifique victoire. — Le spectacle se donne au profit d'une foule de victimes — on aime à voir la charité rayonner dans tout ! — Le choix du costume, a fait craindre un instant pour le succès de l'entreprise !

Florent voulait d'abord paraître dans la tenue que les patriciennes de Rome imposaient aux gladiateurs. — Son miroir et un verset de l'Évangile lui ont interdit une exhibition qui fit les délices du paradis terrestre. — Il s'est décidé pour le zouzou français. — L'ampleur du vêtement ne gênera en rien la souplesse des articulations. — Quant à Plaisanster, son choix était fait d'avance. — Le casque-paratonnerre sied à ravir à son chef intelligent. —

Sa tunique sera des plus courtes, laissant toute liberté pour le jeu de la savate, qu'il affectionne tout particulièrement.

Quel jour serein ce sera..... Mais à propos, j'oubliais le piquant auteur des lettres Liégeoises, Nil-le-Turfiste, le protecteur des jeunes filles à marier ! — Son rôle n'est point encore fixé. — Quant au costume on n'en dit mot, la mode est si changeante ! — Peut-être adoptera-t-il celui que Florentin n'eut osé produire sans se voiler la face ! — Les scrupules varient suivant les sujets !

Une affiche ultérieure donnera les détails. — En attendant délectez-vous ! —

Après la guerre.

(Voir le dessin de la 4^e page.)

Bientôt, espérons-le, l'épouvantable boucherie qui désola l'Europe aura cessé ! Des milliers de cadavres seront enfouis sous la terre française ; des milliers de blessés, d'amputés, d'impotents, rentreront dans leurs foyers, incapables de subvenir désormais aux nécessités de leur existence. Les champs seront ravagés dans une vaste étendue de pays ; les moissons détruites ; les villes et les villages incendiés et ruinés ; des familles, privées de leurs chefs et de leurs soutiens, erreront vagabondes recueillant l'aumône d'autres familles presque aussi appauvries qu'elles. L'industrie, privée de ses débouchés, privée de ses bras, restera languissante ; le commerce sera paralysé pour de longues années. Tels sont les résultats de la guerre, de cet épouvantable fléau que des despotes infatués d'ambition et d'orgueil ont déchainé sur le monde civilisé !

Vainqueurs et vaincus supporteront à peu près également, les mêmes maux. France et Allemagne seront épuisées, saignées à blanc, rendues pour longtemps impuissantes. Que l'aigle napoléonien l'emporte sur l'aigle de Prusse, où que celui-ci triomphe de celui-là, les conséquences seront à peu près les mêmes ; les richesses des deux pays seront anéanties ; les deux nations seront fauchées dans leur printemps ; la vigoureuse jeunesse des deux peuples aura été décimée : il faudra deux générations nouvelles pour combler l'épouvantable vide. Des ruines s'entasseront sur des ruines ; des maisons prospères disparaîtront ou s'éteindront dans la gêne ; les pertes matérielles s'évalueront par des chiffres énormes.

Ces jeux sanglants, jeux de princes, de rois et d'empereurs, semblent attester l'incurable bêtise humaine. Ils font désespérer de l'avenir. Ils font douter du progrès. On se demande si l'on vit bien au dix-neuvième siècle, lorsqu'on voit des hommes, qui ne se connaissent nullement, qui n'ont aucun motif de se haïr, se ruer les uns sur les autres et s'entre-détruire comme des bêtes fauves ! Et quand tout sera terminé, quand le dernier incendie aura cessé de flamber, le dernier canon de vomir la foudre, chacune des armées, mutilée, traînant l'aile, enterrant ses morts et pansant ses blessés, rentrera dans ses frontières, au milieu du deuil, de

la misère et de la consternation. Que feront alors ceux qui ont conduit tant de braves gens au carnage, qui ont suscité l'effroyable tempête et semé la mort sous leurs pas ? Que feront ces pasteurs de peuples pour lesquels auront combattu et succombé tant de tristes victimes ? Porteront-ils la peine de leurs actes ? Non pas ! L'un rentrera triomphant dans son palais ; il se couronnera de lauriers ; ses prêtres chanteront sa gloire et demanderont à Dieu de bénir ses armes ; et la foule imbécile applaudira, elle applaudira au retour du monarque dont la victoire aura coûté des flots d'un sang précieux. L'autre, le vaincu, rassemblera les petites économies qu'il a pu amasser ; si son peuple a la petitesse de lui reprocher sa défaite, il s'en ira avec armes et bagages vivre d'une vie tranquille sous des cieux plus cléments. Tandis que ses sujets pleureront leurs fils morts, leurs maisons ruinées, leur fortune perdue, lui, le grand monarque, ira vivre plantureusement loin du théâtre de sa chute. Il ne perdra ni un cheveu de sa tête, ni un sou de son pécule. Aucune des jouissances que le monde réserve à ses privilégiés ne lui sera enlevée : il continuera à vivre dans le luxe et l'abondance. S'il n'a plus le pouvoir, il aura le repos. Douce expiation, éternelle justice !

CARLOS DE BADAJOZ.

Les Pique-Nique.

Question à l'ordre du jour. Ils sont de mode à Liège. J'ouvre le dictionnaire et je trouve : *Repas, partie de plaisir où chacun paye son écot.* « Laissons de côté le repas, c'est trop connu ; prenons la partie de plaisir, c'est plus instructif.

Les mots : *partie de plaisir*, sont une illusion de de l'auteur. En réalité un pique-nique c'est ceci :

Une réunion propre à dilater l'esprit des jeunes gens (quand ils en ont) : à faire rougir les jeunes filles, grogner les papas et dormir les mamans. — Je m'explique :

Pour qu'un pique-nique soit complet, au point de vue de l'agrément, il faut d'abord qu'il soit très-difficile à combiner. Il doit se préparer quinze jours à l'avance. — Deux jeunes gens font visite à une famille. Au milieu de la conversation le mot *pique-nique* est lâché ; la jeune fille le saisit au vol, la mère sourit, le père relève ses lunettes. — La chose est décidée. — Reste à convaincre les amis et les amies. Les aimables cavaliers prennent la responsabilité de la chose. Pendant quinze jours, il sont occupés,

affaires, essouffés. C'est la mouche du coche ! — La partie promet, les déceptions arrivent, la partie se rétablit — on est parvenu à enrôler une demi-douzaine de débutants, qui se laissent faire ; une demi-douzaine de débutantes qui savent bien qu'on leur fera des compliments, une douzaine de papas et de mamans qui savent bien qu'on mangera quelque chose ! —

Enfin le jour arrive. Quelques gouttes de pluie ont mouillé les carreaux ! Dieu, comme c'est triste ! Quelle robe mettrai-je ? Celle-ci est trop claire, celle-là trop sombre, celle-là me donne l'air d'une tortue et il faut courir, sauter, folâtrer ! — Bah ! Je prendrai la blanche, tant pis s'il pleut ! —

Dans un pique-nique les jeunes filles sont toujours en robe claire. — C'est du reste ce qu'il y a de plus clair dans tout cela. — Même embarras pour les garçons. Il s'agit de se distinguer. On va à la campagne, c'est bien vrai. Cela n'empêche qu'ils sont parfumés, gantés, étriés comme pour un représentation gala.

La toilette préoccupe peu les auteurs. Les mamans laissent respirer leurs corsets ; les papas s'engouffrent dans un panama océan. — Enfin on arrive à destination. — Pendant le trajet, si court qu'il soit, les provisions d'esprit se sont épuisées. Les papas voudraient déjà entamer les autres, mais les mères interviennent prudemment.

On marche à l'aventure pendant vingt minutes, on découvre une prairie où il y a fort peu d'ombre et beaucoup de fourmis. — Que l'on est bien ici ! Quel air pur, quelle vue admirable ! — C'est tout le monde qui parle à la fois. — On cueille d'abord quelques fleurs, puis toutes sortes d'herbes, puis des feuilles ! Que sais-je ?

Enfin on s'entoure de verdure. C'est bon genre. Puis on s'assied en cercle, sur trois rangs ; c'est l'usage. —

Au premier rang : Jeunes gens et jeunes filles jouent aux jeux innocents, ainsi appelés parce qu'ils font penser à d'autres.

Derrière : les mamans s'essuient le front en examinant les toilettes et de temps à autre rient avec les jeunes gens, mais sans savoir pourquoi.

A l'amphithéâtre : les papas songent à leurs affaires se bourrent le nez de tabac et regardent le panier.

Cela dure trois heures. — Le soleil est au zénith ; c'est l'heure du repas. — Le panier est ouvert, vidé en quelques minutes. — Tout le monde a fait vaillamment son devoir. — L'air de la campagne !!!...

Après cela une courte trêve, pour les exigences de la digestion et des fonctions animales. —

Puis on recommence de plus belle, toujours sur trois rangs. Seulement les jeux deviennent moins innocents, les mamans baillent et les papas ronflent.

Cela dure jusqu'au départ. — Le train vous ramène à toute vapeur ; tous sont heureux de leur journée, mais elle est trop courte. — Tous voudraient recommencer plus souvent. — Oh oui ! on recommencera bientôt, c'est entendu et l'on se sépare. —

Chœur des jeunes gens : je ne suis pas fâché d'être revenu, j'en avais plein le dos ! Au diable leurs pique-nique, quelle scie ! —

Chœur des jeunes filles : que je suis lasse ! M'ont-ils ennuyée avec leurs jeux, leurs façons et leurs bons mots. Et parceque je riais, ils se pâmaient d'aise ! Sont-ils fats ces jeunes gens ! J'aime bien mieux l'acclimatation !

Chœur des mamans : quel supplice ! A mon âge ! Les enfants sont sans pitié ! ouf ! c'est bien la dernière fois ! —

Chœur des papas : ils m'auront encore ! Cela un pique-nique, allons-donc ! Et cela me coûte vingt francs ! Et puis des tartines, rien que des tartines !

Et quel vin, pas à boire !

De la vraie piquette ! J'en ai pour quinze jours.... Est-ce cela ?

HENRIOT.

Correspondance.

Vous demandez une réponse à votre dernière correspondance : La voici.

Moi, aussi Messieurs du *Rasoir*, je suis une jeune fille, mais c'est la seule ressemblance que j'aie avec M^{lle} Eugénie D. ; car moi j'ai un amoureux.

Oui, j'ai un amoureux et c'est justement pour cela que je vous envoie ces quelques mots que je veux tâcher de rendre les plus méchants possibles.

Comment, Mademoiselle, vous ne voulez pas que l'on s'occupe de la guerre, et de quoi donc s'occuperait-on ! — je vous le demande ?

Croyez-vous réellement que le moment soit bien choisi pour causer dentelles et chiffons alors qu'à quelques pas de nous on s'égorge et sa peut-être, au moment où j'écris, — oh ! rien que cette pensée me fait frissonner ! — il est là, lui, renversé, percé d'une balle maudite et soupirant vainement après moi.

Car, à quoi bon vous le cacher ? mon amoureux est militaire. Il sert dans l'armée française où il est lieutenant dans un régiment de cuirassiers.

Et dire que durant la paix j'étais si fière de me promener à son bras ! J'admiraient tout en lui : sa mâle restance, sa figure énergique et sa haute taille que son brillante uniforme faisait si bien ressortir.

Hélas ! depuis quelque temps combien j'ai maudit sa fatale beauté ! — Que je le préférerais petit et malingre ! au moins il serait encore ici, tandis....

Et l'on veut que nous ne nous intéressions pas à la guerre ! — Mais je ne pense qu'à cela du matin au soir et j'en rêve du soir au matin, et quand je vois mon père prendre sa gazette, je me penche sur son épaule et je lis avidement toutes les nouvelles qui nous arrivent.

Jugez un peu de ce que j'éprouvais quand je lus un jour qu'après la fameuse bataille de Woerth on avait demandé au général Mac-Mahon des nouvelles des cuirassiers et qu'il avait répondu :

— Des cuirassiers ? — il n'y en a plus ! —

Oh ! mademoiselle, si vous aviez un amoureux, vous sauriez ce que j'ai du ressentir.

D'abord je me suis évanouie, cela va sans dire.

Puis j'ai pleuré tout un grand jour, bien doucement, car devant mes parents je devais me contenir ; mais la nuit, oh ! la nuit, je me suis rattrapée et j'ai pu donner un libre cours à mes sanglots.

Et puis voyez ! — ce n'était pas vrai.

Il en reste encore des cuirassiers, puisqu'il vit, lui, et qu'il m'a écrit une lettre — mais une lettre, si j'osais vous la montrer....

Mais puisqu'on dit qu'on punit ceux qui répandent des fausses nouvelles, ne trouvez-vous pas qu'on devrait pendre cet affreux Mac-Mahon — qui vient comme cela nous dire tout brutalement : Il n'y en a plus, sans s'inquiéter des cœurs qu'il va briser.

Eh ! bien, comprenez-vous maintenant, mademoiselle, pourquoi je m'intéresse à la guerre.

Aussi, je suis très heureuse, moi de voir que le *Rasoir* s'en occupe et qu'il attaque tous ceux qui sont cause de ce grand malheur.

Il y a des journaux qui applaudissent. Les uns sont pour la Prusse, les autres pour la France, moi ça me fend le cœur des deux côtés, car je pense à toutes les pauvres femmes, qu'elles soient fiancées, épouses, mères ou sœurs qui ont quelqu'un là-bas.

Continuez donc, messieurs du *Rasoir*, injuriez bien fort tous ces vilains, Rois et Empereurs qui font tuer ainsi tous les jeunes gens.

Et si mademoiselle Eugénie ne sait à quoi passer son temps, dites-lui quelle vienne chez moi. Elle pourra m'aider à faire de la charpie pour les malheureux blessés.

Car j'en fais de la charpie, et hélas ! en la faisant, je pleure toujours parce que je ne peux m'empêcher de me dire :

C'est peut-être pour lui que je travaille. —

Mais non, n'est-ce pas, il reviendra.

Oh ! dites-moi qu'il reviendra.

Il est si beau en uniforme.

Bien à vous

MATHILDE M.

Musée du Rasoir.

A JULIE !

La femme est un être charmant
Qui nous cause bien du tourment ;
Elle à la griffe de la chatte
Quand elle caresse elle gratte.
Mais tout en grattant elle a l'air
Tant son œil tendre reste clair,
De caresser l'amant qu'elle aime,
Aime, ce mot reste un problème.

Huy 1870.

A. H.

Douleur de Badinguet.

MONOLOGUE.

Moi qui pendant vingt ans ai mouchardé la France
Et, n'ayant pas Vidocq, ai su choisir Piétri ;
Je dois donc par Bismarck, ô cruelle souffrance !
Même en fait d'espions, voir mon honneur flétri !

Les mouchards sont partout. Devant, derrière, ici,
Sous mon lit, à ma table. — Je leur donne audience !
Mes courtisans en sont — et bien souvent j'y pense :
Mon général en chef n'en est-il pas aussi !

Hélas ! manquant de tout et n'ayant plus mes aises
Je vois des espions jusque dans mes punaises
Et mon fils, mon lulu, m'est parfois bien suspect !

Même pour ma grandeur, oubliant tout respect,
Lorsque sur mon chemin je rencontre une glace,
Je m'écrie : Un mouchard ! — en y voyant ma face !!!..

BARBANCHU.

Dictionnaire.

des Difficultés de la langue française.

Haletant. — Se dit d'un homme qui a beaucoup couru quoi qu'il ne fut guère pressé.

Manège. — Conduite habile où l'on exerce les chevaux.

Livre. — Feuilles imprimées, pesant environ un demi kilogramme et dont la valeur équivaut au franc actuel. Exemple. — Il se livre au désespoir.

Magot. — Figure grotesque de porcelaine que les avares cachent avec le plus grand soin.

Transpire. — Se dit d'un secret qui éprouve une si grande chaleur qu'il est près de se répandre.

Exemple. Je n'ai jamais éprouvé de transes pires !

Fichu. — Sorte de mouchoir de cou mal fait.

Mars. — Célèbre actrice passée à l'état de Planète et qui suit immédiatement le mois de Février. Elle est surtout renommée pour sa bière, dans laquelle elle repose depuis plusieurs années.

Pion. — Pièce du jeu de dames chargée d'en éloigner les écoliers.

Palais. — Partie supérieure de la bouche qui sert de résidence aux rois.

Exemple. Ces dessins ne sont pas laids.

Genet. — Cheval d'Espagne à fleurs jaunes.

BÉTINET.

Explication de la charade du n° 25.

Le mot de la charade est Abalue (hanneton.)

Ont deviné M^r Léon le Derdent. — Un hanneton.

Mot carré.

Dédié à M^{lle} F. Warmelan.

De monter mon premier agace le bourgeois.
Mon second d'Arius ici bas suit les lois.
Tu dois être si belle en faisant mon troisième
Qu'en te voyant alors on doit dire « je t'aime »
Quant à mon quatrième on l'est tous ici-bas.
Mon dernier est un mot connu de nos papas.

ENOL.

LES ESPIONS PRUSSIENS A PARIS



soyons Prudent ! cet endroit me semble propre (?) à receler un espion



ne serais-tu pas un espion ?



les parisiens cherchent partout des espions



si cette savate, était un général Prussien ?



La table est servie - qu'attend-on encore ?



je vais raser le bois - mais de quoi voulez-vous

APRÈS LA GUERRE.



COMME ÇA SE JOUE

LEMAITRE